

M. LÉON DE DORLODOT

Le premier fusil de France et de Belgique, le plus intrépide veneur du monde et une des meilleures lames de la salle Ruzé, tel est Léon de Dorlodot, un Belge qu'on rencontre partout où la haute vie parisienne tient ses assises.

Ses récents matchs de tir aux pigeons gagnés à Monaco et à Paris, venant confirmer les *performances* ac-

complies par ce shooter émérite, prouveraient incontestablement que, comme nous le disions en commençant, Léon de Dorlodot est le premier tireur de France et de Belgique. Ses exploits dans tous les genres différents de sport sont si nombreux que je me demande si c'est comme homme de cheval ou comme veneur, comme homme d'épée ou comme fusil qu'il triomphe.

En matière de tir, il a obtenu un ensemble de résultats si remarquable, que des légendes se sont créées sur son nom, des ballades ont été inspirées par ses exploits. Les prix qu'il a remportés sont si nombreux, qu'il a été obligé de leur consacrer une pièce tout entière en son château d'Acoz, une des plus belles propriétés des environs du pays de Charleroi.

La supériorité de Dorlodot, comme tireur, est aujourd'hui si évidente qu'il est de taille à lutter avec avantage contre les professionnels. Au pistolet, il est également de première force. Un Espagnol vint un jour à Bruxelles, après avoir gagné tous les prix à Londres, à Vienne et à Paris, pour lui porter un défi. On convint d'un match à 30 pas en 25 balles. La cible était représentée par une carte à jouer et le point de mire était grand comme une pièce de 50 centimes. Sur 15 balles, Dorlodot fit mouche 13 fois, le gentleman espagnol déclara qu'il était inutile de continuer.

Léon de Dorlodot accomplit encore bien d'autres ex-

ploits. Il faut citer notamment une chasse qu'il fit le jour de l'ouverture où il tua sur 102 coups de fusil 101 perdreaux, et une autre chasse dans la forêt de Crespy-en-Valois, où il fit pendant toute la durée de la chasse une série de doublés plus merveilleux les uns que les autres.

Comme homme d'épée, Dorlodot est d'une grande souplesse, il est bien placé en garde, et les forts en thème du fleuret ont toujours à compter avec lui. Sa phrase est courte et son style est à surprises, mais les reprises se serrent et l'assaut ne languit jamais. Les coups sont d'une exécution parfaite, et comme il joint à cela la vitesse il peut être classé comme un des bons tireurs de la salle Ruzé.

Léon de Dorlodot est un veneur incomparable, courageux jusqu'à la témérité. Son vautrait, qui était réuni autrefois à celui de M. le vicomte de Saint-Périer, dont la mort est encore un deuil pour tous les veneurs, découple seul aujourd'hui, dans les forêts de Senonches, de Bellême, de la Ferté-Vidame, du Perche, de la Trappe, de Longny, de Saussaye, de Breteuil, de Dreux, etc., c'est-à-dire dans toute la partie d'Eure-et-Loir qui confine à la Sarthe et à l'Orne.

Ce terrain de chasse, un des plus étendus de France, est très varié. Si les environs de Senonches présentent des plaines découvertes, en revanche le Perche est rem-

pli de bois difficiles dans lesquels on rencontre à chaque pas des fourrés impénétrables, de longues branches d'arbres entrelacées près du sol, les unes dans les autres, des fossés et des doubles haies vives. Les débuchers dans la région de Senonches sont très rapides et la plupart du temps à vue; la poursuite est plus lente et plus difficile dans le Perche parce que les obstacles et la vigueur des bois arrêtent la chasse à chaque instant. Il faut être un cavalier de premier ordre pour suivre, car, si on n'est pas bien dans sa selle, on court de grands risques de ne pas arriver à l'hallali. Les sangliers sont très remuants et presque toujours il faut aller les chercher fort loin. On est quelquefois obligé de pousser jusque dans la Sarthe, et il est arrivé souvent à M. de Dorlodot d'aller prendre son sanglier dans la forêt de Montmirail ou dans celle de Vibraye.

Dans Eure-et-Loir, à Thiron-Gardais, un solitaire a fourni une chasse des plus émouvantes. Attaqué au milieu d'une compagnie de bêtes noires, il essaya à plusieurs reprises de donner le change, mais les chiens de l'équipage de M. de Dorlodot soutiennent vaillamment leur réputation bien méritée. Ils ne quittent pas leur animal! Ce sont toujours eux qui relèvent les balancés et les défauts, tiennent les abois sans jamais se faire blesser! Leur instinct est admirable! Ils connaissent parfaitement le danger qui les menace, de

même que le renfort qui leur arrivera à un moment donné.

Chasseurs et piqueurs s'occupent tous de rompre les mauvaises chances et d'ameuter aux chiens de change! Tout se fait avec entente et réussit parfaitement.

Le solitaire arrivé à Bois-Landry, après avoir fourni un débucher de cinq lieues et parcouru les cantons les plus impénétrables, fait tête aux chiens, tue *Reveillot*, et, après avoir écrasé les plus hardis qui l'approchent, est pris au carrefour de Sesmaisons.

Malgré les inconvénients de la situation, les abois n'en sont pas moins bruyants et admirables.

Aucun des chasseurs n'ose s'aventurer.

M. de Dorlodot, comme toujours dans les cas difficiles, s'avance à cheval, l'animal pointe et le charge; il se dégage et la carabine à la main l'ajuste et tire. Son cheval, qui avait eu l'épaule labourée, sentant ses forces paralysées sous l'étreinte des puissantes jambes de son cavalier, n'avait pas osé bouger.

Pendant un instant l'angoisse de tout l'équipage était indicible, la position était des plus dangereuses; car si le sanglier avait été manqué, il serait certainement revenu à la charge, et alors l'intrépide veneur aurait pu courir les plus grands risques.

Une autre fois un grand sanglier, qui avait été vigoureusement chassé, s'arrête, fait tête et saute à

la tête de la jument, *Jeanne la Folle*, que montait Léon de Dorlodot.

Celui-ci, sans perdre un seul instant son sang-froid, prend sa carabine, tire le sanglier, et comme sa balle ne l'a que blessé, il met aussitôt pied à terre et l'achève au couteau de chasse. Ce jour-là le combat avait été si rude qu'il fut obligé de prendre une charrette pour ramener les chiens blessés.

L'équipage de Senonches attaque généralement de meute à mort, et les animaux sont pour la plupart portés bas par les chiens, ou s'ils sont trop gros, servis au couteau par M. de Dorlodot, dont l'audace et l'adresse ont souvent sauvé bien des chiens.

Les deux vautraits qui n'en forment plus qu'un aujourd'hui, comptent environ 75 chiens, ce qui permet, en tenant compte de l'infirmerie, — toujours bien garnie de blessés, — d'en découpler ordinairement de 60 à 65. L'équipage se compose pour moitié à peu près de pur sang anglais et pour l'autre moitié de bâtards élevés par MM. de Saint-Périer et de Dorlodot. Leur taille est comprise entre 20 et 23 pouces. Léon de Dorlodot a principalement obtenu ses produits par des croisements avec les chiens de Saint-Hubert de M. Le Coulteux, M. de Saint-Périer a tiré ses élèves des lices bâtardes provenant des chenils du vicomte d'Osenbray et de M. de Vatimesnil.

Malgré cette diversité d'origine, dit un historio-

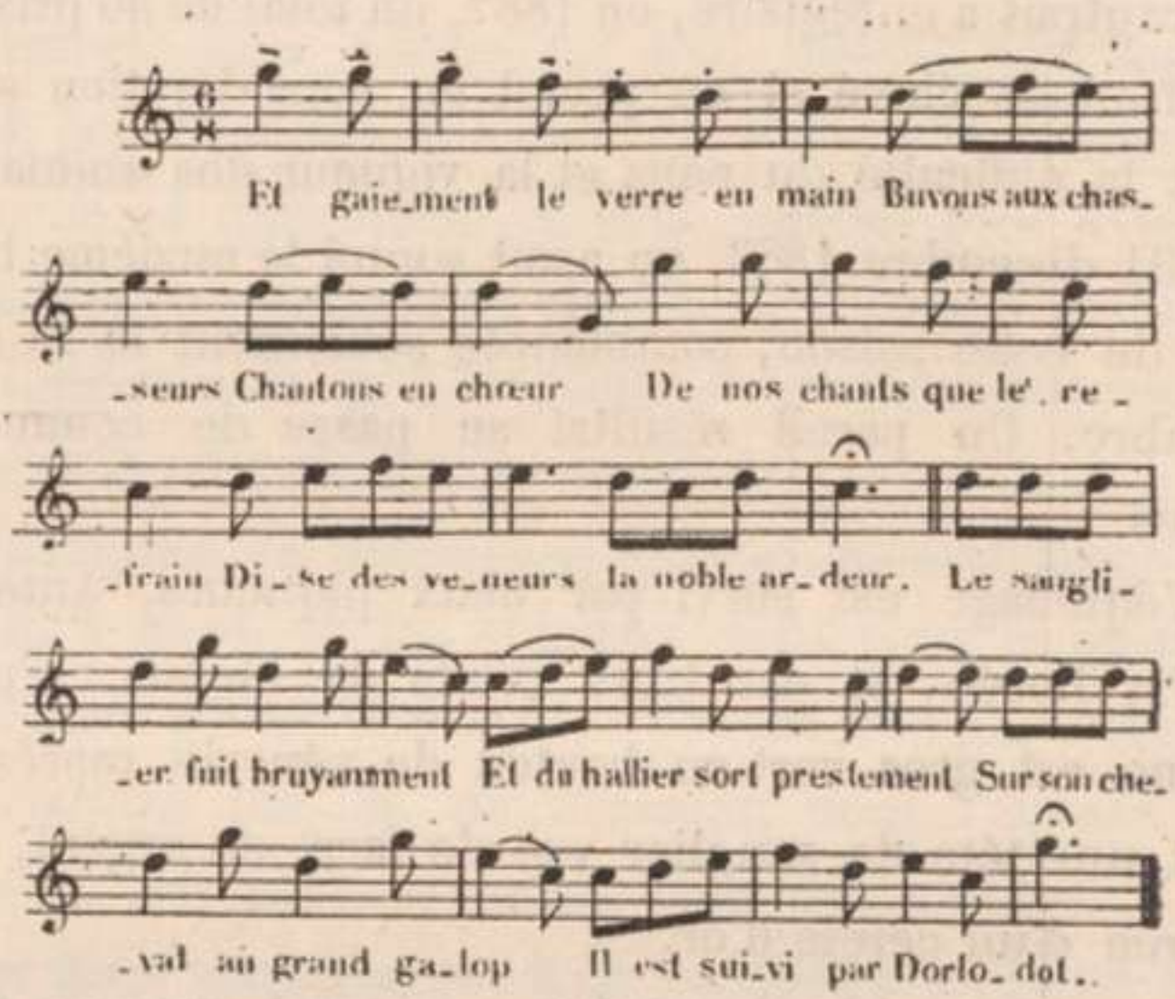
graphe de cet équipage, les chiens ont un ensemble surprenant, sont vifs, très criants et très mordants. Le vautrait a enregistré, en 1882, un total de 30 prises, chiffre très élevé si on prend en considération surtout la difficulté du pays et la vigueur des animaux. Au 31 décembre 1883, on avait sonné le onzième hallali de cette saison, commencée seulement le 15 novembre. Un pareil résultat se passe de commentaires.

L'équipage est servi par deux piqueurs, Antoine et La Rosée, et par trois valets de chiens. L'uniforme est gros vert au bouton de vénerie représentant une tête de sanglier vue de face, en argent, entourée d'un cercle d'or.

Les chasses de Senonches, qui sont presque toujours très mouvementées, ne suffisent point à calmer l'activité de ce veneur. Il fait partie de plusieurs équipages, entre autres celui du marquis de Chambray. C'est lui, du reste, qui alla en bateau prendre et servir au milieu de l'étang de la Benette le millième cerf pris par cet équipage.

A ce sujet, nous pourrions ajouter qu'une autre fois il se jeta à la nage et traversa une grande rivière, le couteau de chasse entre les dents, pour aller servir de l'autre côté de la rive un sanglier qui faisait un horrible carnage de chiens.

LA DORLODOT.



2

La meute presse et fait fureur
Emplit le bois de ses clameurs
De la chasse j'entends l'écho
Rallie là-haut à Dorlodot.

3

La bête enfin est haletante
Fait tête aux chiens, est menaçante
Il faut la servir au plus tôt
Passez l'couteau à Dorlodot.

M. de Dorlodot est de la vieille race des veneurs, ne craignant jamais la fatigue, couchant n'importe où de manière à pouvoir briser sur le pied de l'animal, afin de le rattraper le jour suivant. Cela lui est arrivé vingt fois; et une fois avec Condamy, qui avait été obligé d'arrêter la chasse à cause de la nuit, il s'en va rattaquer l'animal le lendemain matin à la première

heure. Le vaillant veneur n'avait pas de temps à perdre, puisqu'il devait être à onze heures à un autre rendez-vous de chasse.

Il se mit donc à l'œuvre tout de suite et à neuf heures le sanglier, un beau ragot, était pris et ramené triomphalement. La chasse avait duré trois heures, le débucher très beau et très gai, car l'animal était vigoureux, et, comme tous les sangliers de ce pays-là, accoutumé à être chassé par de petites meutes; il était en haleine et parfaitement aguerri aux fatigues et aux courses rapides.

Envoyé à Mexico avec la mission diplomatique belge, M. Léon de Dorlodot profita de son séjour en ce pays pour se livrer à son sport favori, la chasse.

Ses chasses furent aussi merveilleuses que ses exploits furent nombreux, et il étonna tout le monde par la rapidité et la justesse de son tir.

A propos de Mexico, racontons une anecdote assez curieuse de la vie de M. de Dorlodot. Au moment où la mission dont il faisait partie quittait cette ville, M. Léon de Dorlodot et le comte d'Alcantara partirent la veille à cheval, armés de pied en cape et sans escorte. La voiture qui conduisait le général Foury, le chef de la mission, ne quitta Mexico que le lendemain, avec une forte escouade, ce qui ne l'empêcha pas d'être attaquée par les guerillas. Cette nouvelle parvint à M. Léon de Dorlodot au moment où il arrivait à Puebla.

N'écoutant que son devoir, sans souci du danger qu'il allait courir, puisque son compagnon ne pouvait l'accompagner, obligé qu'il était de rentrer en Europe, il rebroussa chemin et, en moins de onze heures, il parcourut au galop, en changeant quatre fois de cheval, les trente-quatre lieues qui le séparaient de son chef. L'empereur Maximilien lui conféra, pour le récompenser de cet acte de courage, les insignes d'officier de l'ordre de la Guadeloupe.

Quelques jours après, Léon de Dorlodot repartait avec le général Foury, en occupant, pendant tout le trajet de Mexico, à Vera-Cruz le poste le plus périlleux.

En novembre 1867, nous le voyons parmi les défenseurs de Rome. Et tout récemment, lors des dernières grèves de Belgique, nous le voyons à la tête des habitants d'Acoz, dont il est le bourgmestre depuis environ douze ans, faisant face aux émeutiers et sauvegardant par sa vigilance, son courage et son énergie, les propriétés et les personnes. Aussitôt l'émeute réprimée, M. Léon de Dorlodot, certain que ses concitoyens n'étaient plus exposés au moindre danger, allait de nouveau courre le grand sanglier.

Ce grand amour de la chasse est rare de nos jours; aussi les vaillants disciples de Saint-Hubert, les veneurs intrépides qui, comme M. Léon de Dorlodot, aiment à courre le grand sanglier, méritent-ils nos

sincères félicitations : il faut avoir du courage et un mérite incontestable pour s'adonner aujourd'hui, malgré les difficultés que rencontre la vénerie, à ce sport si attrayant, qui est, à mon avis, le plus beau des sports cynégétiques.

